



F. DE RODAYS - A. PÉRIER

Directeurs - Gérants

H. DE VILMESSANT, Fondateur

ABONNEMENT

Table with 3 columns: Abonnement, Six Mois, Un An. Rows for Paris, Départements, Union Postale.

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

LE FIGARO

F. DE RODAYS, Rédacteur en Chef

A. PÉRIER, Administrateur

RÉDACTION

ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

26, Rue Drouot, 26 - PARIS

TÉLÉPHONE 102.48 Rédaction 102.47 Administration

ANNONCES ET RÉCLAMES

Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE DUEL

PRINCE HENRI D'ORLÉANS

DU COMTE DE TURIN

Le Figaro terminait hier sa relation des incidents de la journée par ces mots significatifs: « La rencontre est tout à fait imminente. »

C'est à minuit, en effet, que nous écrivions cette dernière ligne, et c'est à trois heures du matin que les combattants et les témoins se mettaient en route, se dirigeant vers le lieu de la rencontre, au sujet duquel le secret avait été d'autant plus facile à garder que c'est au dernier, tout dernier moment qu'il avait été désigné.

Voici, en effet, le premier procès-verbal, signé dans la journée, le procès-verbal d'avant-combat, comme on dit en termes techniques, et l'on verra que le lieu et l'heure de la rencontre y sont très mystérieusement réservés:

Procès-verbal d'avant-combat

S. A. R. le prince Victor-Emmanuel de Savoie-Aoste, comte de Turin, ayant jugé offensante pour l'armée italienne la publication des lettres de S. A. R. le prince Henri d'Orléans dans le Figaro, lui a adressé une lettre à la date du 6 (six) juillet, dernier demandant rétractation. Il n'a pu être répondu à cette lettre que les adversaires se serviraient de Mgr le prince Henri d'Orléans en France.

Faisant tous réserves comme voyageur sur ses droits d'écrivain, le prince Henri d'Orléans a répondu par télégramme. Mgr le comte de Turin l'a aussitôt avisé du départ immédiat de ses représentants, colonel Felice Avogadro di Quinto, commandant la 4<sup>e</sup> brigade de cavalerie de l'armée italienne, et colonel François Vicino Palavicino, commandant, à Gènes, la cavalerie de la même armée.

S. A. R. le prince Henri d'Orléans a, dès leur arrivée, mis ces messieurs en rapport avec ses témoins, M. le comte Nicolas de Léontieff, gouverneur général des provinces équatoriales d'Éthiopie, et M. Raoul Mourichon, ses compagnons de voyage.

Dès la première entrevue une rencontre a été jugée inévitable. D'un commun accord, les conditions suivantes ont été arrêtées: L'arme choisie est l'épée de combat. Il est admis que chacun de ses adversaires se servira d'un épée de son pays, avec lame de même longueur.

Le terrain acquis sera conservé. Il est donné à chaque combattant 15 mètres pour rompre.

Après chaque reprise, qui durera 14 minutes, le combat reprendra à l'endroit occupé par chacun des combattants et ne cessera que sur la décision des quatre témoins et l'avis des médecins, lorsque l'un des deux adversaires sera en état d'infirmité manifeste.

Les places seront tirées au sort. La direction du combat sera confiée alternativement aux deux parties, après tirage au sort pour la première reprise.

Cette disposition a été prise par suite de l'opposition formelle des témoins de S. A. R. le prince Henri d'Orléans de confier à un cinquième la direction du combat.

Le lieu et l'heure de la rencontre seront fixés dans la journée.

Fait à Paris, en double, le 14 août 1897.

Pour S. A. R. le prince Henri d'Orléans: Comte Nicolas de Léontieff, Raoul Mourichon.

Pour S. A. R. le comte de Turin: Colonel AVOGADRO DI QUINTO Felice, François VICINO PALAVICINO.

C'est seulement dans la soirée que, réunis à l'hôtel d'Albe, les quatre témoins signèrent le procès-verbal annexe qui fixait l'heure et le lieu du duel, et qui est ainsi conçu:

Comme suite au procès-verbal en date de ce jour réglant la rencontre entre Leurs Altesses Royales le comte de Turin et le prince Henri d'Orléans, l'endroit choisi est le Bois des Maréchaux dans le bois de Vauresson, et rendez-vous est pris pour demain matin à cinq heures précises.

Les témoins avaient donné leur parole d'honneur de ne communiquer ces indications à personne, — à nous pas plus qu'à d'autres. Ils ont tenu leur parole. Ils ont observé une discrétion de nature à étonner les reporters parisiens. Ils ont même cherché à être plus que discrets. Ils ont essayé de « dépitiser les curiosités professionnelles les plus habiles » par des confidences destinées à égarer sur de fausses voies ceux qui les suivaient de trop près.

Mais, en ces circonstances, trop d'habileté nuit quelquefois.

Ainsi, pendant que les racontars les plus étranges étaient mis en circulation, nous apprenions qu'au déjeuner auquel le prince Henri avait assisté à l'hôtel Continental avec ses témoins et M. Récopé, on avait parlé avec affectation d'un projet de voyage à Amsterdam, et avec réserve d'une promenade à Vauresson.

Étant donné que M. Récopé se trouvait là, cette indication de Vauresson prenait une valeur précise. C'est de ce côté qu'il fallait chercher. On chercha. Et l'on trouva. L'utilité des bicyclettes éclairées fut une fois de plus démontrée.

Au milieu de la nuit, nous étions informés que dans la soirée, après le coucher du soleil, un joli morceau de chemin sous bois, dans la forêt de Vauresson, au fond des Maréchaux, à quelques centaines de mètres de l'endroit où la route aux Beufs se détache de la route de Vauresson à Versailles, avait été soigneusement nivelé et ratisé. Interrogé, un des hommes qui faisaient ce travail avait répondu: « Il paraît que c'est pour un bal... Tenez, on m'a dit que l'orchestre serait là... C'est tout de même une singulière idée. »

Et voilà pourquoi hier avant l'aube, dans un taillis, en bon endroit pour bien voir la « place du bal », un garde et un cantonnier plus vrais que nature, attendaient. Le métier de reporter a parfois des exigences dignes du roman.

La présence de ces deux forestiers à cette heure matinale dans le bois, précisément à l'endroit choisi, a-t-elle paru bien naturelle aux témoins italiens? Je ne le pourrais dire. Toujours est-il qu'après la troisième reprise, alors que le combat devenait palpitant, et que pour mieux voir, le garde et le cantonnier s'étaient avancés, s'étaient découverts, le colonel Palavicino les désigna à ses compagnons, demandant ce qu'ils faisaient là, et que l'on dut lui répondre: « Trop tard maintenant pour les chasser! »

Je ne cherche point à faire de cette relation ce que les chroniqueurs brillants appellent une « page ». Je transcris fidèlement des notes et des souvenirs.

Arrivée des combattants

L'attente sous la futaie, dans l'herbe, sous le brouillard et dans la rosée, ne fut pas trop longue.

Quelques minutes avant cinq heures arrive un landau. M. Récopé, les docteurs Toupet et Hartmann en descendant.

Puis ce sont deux autres landaus qui amènent sur le terrain le comte de Turin, ses deux témoins, son aide de camp et son médecin, le docteur Carli.

Immédiatement après, c'est le landau du prince Henri d'Orléans et de ses deux témoins.

Tous sont vêtus comme pour une partie de campagne. N'étaient les quatre fourreaux de serge verte qui contiennent les paires d'épées, on pourrait croire qu'il s'agit d'une simple promenade matinale.

Le prince Henri d'Orléans est coiffé d'un chapeau canotier blanc à ruban noir rayé de rouge. Il est vêtu d'un veston bleu-noir, d'un gilet blanc, d'un pantalon de même drap que le veston. Il a une chemise blanche et une cravate noire. Il est chaussé de souliers à talons bas, en cuir jaune.

Le comte Léontieff porte un chapeau rond de feutre noir; jaquette et gilet noir, pantalon gris foncé. M. Mourichon est en complet-veston bleu marin, avec un chapeau canotier de paille blanche à ruban noir, et guêtres blanches.

Ils laissent leurs pardessus dans les landaus.

J'ai appris, depuis, que cette petite tenue de campagne avait été choisie d'un commun accord, afin que si quelque curieux trop tenace avait, la veille, rencontré tard combattants et témoins allant coucher ailleurs qu'en leur domicile habituel, il n'ait pu supposer le duel pour le lendemain.

Voici le costume du comte de Turin: chapeau canotier de paille blanche à ruban noir; paletot et pantalon de drap noir; gilet blanc; chemise blanche; le pantalon est retroussé à l'anglaise, très haut sur des chaussettes de soie noire.

Les escarpins sont en cuir noir verni et à talons plats; une chaussure de bal. Un des médecins est en redingote, les autres assistants en jaquette.

En s'abordant, les deux partis se saluent respectueusement... à distance. Ce mot de partis est ici, je crois, de mise. D'attitude et d'aspect, les deux groupes nous apparaissent très nettement hostiles. Ils ont tous deux également la correction la plus absolue; mais en les voyant, le souvenir nous vient du temps où les seconds mettaient, eux aussi, flamberge au vent.

Les voitures, par un chemin de traverse, sont conduites dans une allée parallèle à celle du combat, à une centaine de mètres plus loin. Faut-il ajouter que les cochers, bien qu'on leur eût dit de regarder leurs chevaux, ont regardé toute autre chose? Quand, tout en se dissimulant derrière les arbres, ils s'approchent du lieu du combat, on pouvait remarquer avec eux deux nouveaux curieux, deux bons paysans qui, j'en suis bien sûr, prirent aussi des notes... mais pas pour un journal.

Les préparatifs

Il est exactement cinq heures dix minutes lorsque les deux groupes de témoins commencent à préparer le combat. Ils mesurent le champ. Il a été préparé suivant leurs instructions. Le long rectangle ratisé et nivelé, sur le côté de la large route, de l'allée forestière, a trente-cinq mètres de long sur cinq de large. M. de Léontieff y trace deux lignes transversales qui permettront de mettre les combattants en garde en leur laissant quinze mètres de champ pour rompre.

Puis ils mesurent les épées. Les épées italiennes du comte de Turin sont plus longues; il est vrai que c'est de la garde. Les lames sont passées à l'acide phénique. Ensuite, à pile ou face, avec un écu jeté en l'air par le colonel Avogadro, le sort est chargé de donner le choix des places et de désigner qui dirigera le premier engagement du combat.

Il avait été convenu, on le sait, que les engagements seraient alternativement dirigés par M. le colonel Avogadro et par M. de Léontieff.

Le sort désigne M. de Léontieff pour le premier engagement, et donne au prince d'Orléans la place mettant à sa droite le côté du champ qui touche le fossé de l'allée.

Les préliminaires durent à peine cinq minutes, mais, en pareille circonstance, alors que brillent les lames dont l'acier va se rougir de sang, alors que le problème de l'instant qui suivra devient agaçant, énervant, angoissant pour les plus braves, alors les minutes sont des heures.

Pendant ces préparatifs en même

temps si brefs et si longs, le prince français et le prince italien, en tenue de combat, se promènent de chaque côté de la route, essayant de ne se point voir, et regardant seulement la forêt qui se réveille au soleil. La forêt d'été où, parmi les verdure vivantes apparaissent déjà les rougeurs des feuilles qui vont mourir...

Ils paraissent très calmes. Ils affectent le pas du promeneur qui n'aurait d'autre souci que celui du paysage. Et cependant ils ont des mouvements de nerveux, mettons d'énergiques prêts à s'entre-tuer.

Ils ont assuré la ceinture de leur pantalon. Ils ont enlevé veston et gilet, cravate et col. Les conditions du combat leur permettent la « chemise de ville », sans autre indication. Donc le plastron emporté était permis. Celui du comte de Turin brille comme une cuirasse!

La physionomie du prince Henri d'Orléans nous est familière. Telle nous la connaissons, telle nous la retrouvons à cette minute suprême qui précède le combat.

Je ne sais quelle est aux heures calmes la physionomie du comte de Turin. Elle était, alors, singulièrement énergique; trop peut-être: les yeux gris brillaient dans la figure d'un ovale très pur, mais la moustache avait les pointes en croc et le menton avançait contracté, un « menton à la Pini ».

Enfin les préparatifs sont terminés. Les témoins appellent les combattants et les arment. L'opération est longue et compliquée pour le comte de Turin. C'est d'abord un gant de combat au vaste et dur crispin qui reluit comme un brasseur. Puis l'épée en main, c'est une bélière longue et fine, mais longue surtout, qu'il faut rouler et nouer autour du poignet. L'épée du comte de Turin est une de ses armes familières. Celle du prince est neuve... Un voyageur qui court comme lui le monde, hier au Tonkin, aujourd'hui en Abyssinie, demain... ou Dieu le permettra... n'a généralement point une épée « de chevet ».

Mais ce sont là considérations auxquelles on ne songeait guère à s'attarder au moment où le colonel Avogadro et le comte Léontieff mettaient face à face, pointe contre pointe, deux faces du sang, dont l'un au moins paraissait absolument décidé à vouloir tuer l'autre.

J'ai noté bien exactement les places du combat.

Qu'on se représente le rectangle nivelé. Qu'on y prenne pour côté droit celui qui touche le fossé de la route. Alors, sur la première ligne transversale, avec un champ de 15 mètres en arrière, se trouve le prince Henri d'Orléans. En face, sur l'autre ligne transversale, à cinq mètres en avant, et possédant également 15 mètres de champ derrière lui, se trouve le comte de Turin.

À droite, sur la ligne médiane transversale du « terrain » et aussi de l'espace qui sépare les adversaires, au bord du fossé, a pris place le colonel Avogadro. Exactement en face, c'est-à-dire sur le bord du « terrain » qui touche la route, et à gauche du prince, se trouve M. de Léontieff.

Derrière lui, au milieu de la route, à quelques pas, sont le colonel Palavicino et M. Mourichon. Puis, un peu plus loin, les trois médecins. Enfin, à une cinquantaine de mètres à gauche de ce groupe, M. Récopé et l'aide de camp du comte de Turin regardent.

Les deux directeurs du combat, au lieu de la canne classique, ont l'épée. Ils la tiennent pointe en bas, le bras étendu. Les adversaires, parés à se mettre en garde, ont l'attitude aussi réglementairement correcte que deux prévois se disposant à faire le mur. Le corps effacé, les pieds en équerre, la tête haute, ils sont prêts, attentifs... Le comte de Turin est plus grand.

Et l'instant paraît solennel. C'est un tableau dramatique; en soi, et peut-être aussi par la qualité des personnages qui l'animent. Le silence est religieux. Aussi entend-on très nettement lorsque le comte Léontieff dit, d'une voix vibrante, assurée: « Messieurs, vous connaissez les conditions du combat. Le terrain acquis est conservé. La reprise a quatre minutes. Sur l'honneur, je sais que vous croirez le fer seulement lorsque je vous aurai dit: « Allez! » et que vous vous arrêterez lorsque vous entendrez le commandement de: « Halte! »

Les adversaires étendent le bras droit et le comte Léontieff place leurs épées en ligne, les pointes à environ « deux pieds » l'une de l'autre. Puis, se reculant, et remettant lui-même son épée en position, il commande: « Messieurs, en garde! » et immédiatement après, sur un ton plus haut: « Allez! »

Et c'est le combat...

Le duel

Voilà face à face, après tant de provocations, après tant de longs pourparlers, voilà fer contre fer un prince italien qui s'est fait le champion de l'armée italienne et un prince français qui s'est fait le reporter des faiblesses de cette armée. L'armée italienne aurait difficilement trouvé meilleur champion. De suite le comte de Turin apparaît très vigoureux, très habile, et surtout très en forme et merveilleusement entraîné. Le prince Henri d'Orléans revient, lui, d'Abysinie.

Les commandements du comte Léontieff ont été très rapides. Les combattants ont été suivis non moins rapidement. A peine avaient-ils entendu « Messieurs, en garde! » qu'ils l'étaient. A peine avait retenti le mot « allez » qu'ils allaient, et que le fer était engagé. Quand je dis qu'ils « allaient », j'exagère peut-être. Car l'attaque venait du prince d'Orléans. Tombé en garde en arrière, ramassé, très ramassé, très souple et du coup paraissant diminué de moitié, le corps plié sur la cuisse, la tête sur le bras allongé... rappelez-vous Pini... la pointe en ligne basse, le comte de Turin fort habilement

attendait l'attaque et la recevait en rompan.

L'épée haute, mais aussi très couvert, le prince, qui, aussitôt après s'être mis en garde en arrière, avait marché pour engager le fer, attaquait vigoureusement. Des froissements rapides suivis de dégagements. Un jeu serré, très pressé, qui visiblement étonne le comte de Turin, lequel s'attendait sans doute à une « étude ». Aussi rompt-il. Mais c'est par bonds en arrière, avec de terribles allonges qui pendant deux minutes tempèrent les attaques du prince. Le combat, je l'ai dit, est engagé dans les lignes basses.

Les deux adversaires tirent au corps. Ils veulent que la rencontre soit sérieuse. A ce moment, je crois bien que les témoins sont beaucoup plus inquiets que les combattants.

La gravité du combat ne peut plus être mise en doute.

L'épée du comte de Turin, à la riposte, cherche toujours le ventre du prince, et celle du prince semble plus préoccupée de toucher que de parer.

« Halte! » Le comte Léontieff arrête le combat... Une riposte du comte de Turin a blessé le prince à la partie supérieure de la poitrine, à droite...

Les deux directeurs du combat examinent la blessure et prient les médecins d'en dire la gravité. Il faut croire que ce n'est rien, malgré l'impression et les gestes d'inquiétude du docteur Toupet, car les deux adversaires retombent en garde et le combat recommence, sous la direction cette fois du colonel Avogadro.

Le premier engagement avait été vif. Le second l'est davantage. Le prince attaque plus et le comte rompt moins. Aussi la conséquence fatale, puisque les deux tireurs parent bien, ne se fait point attendre longtemps. Après de furieux froissements de fer et une attaque franche dans laquelle, tombant sur une riposte en avant du comte de Turin, le prince Henri d'Orléans s'est tendu à fond, c'est le corps à corps. Le vrai. Poitrine contre poitrine.

Les deux bras armés font équerre en arrière, se voulant plus longs pour trouver de la pointe la poitrine ennemie. Le colonel Avogadro eut à peine temps d'arrêter le combat qui prenait la physionomie d'un duel au couteau.

Qu'on contemple... eh bien oui! l'expression est juste, cela devenait furieux comme une bataille au couteau.

Furieux encore le troisième engagement. Maintenant le comte de Turin, calculant sans doute que s'il rompt toujours il ne lui restera bientôt plus de terrain, attaque à son tour, se garde moins. Dans une allonge il est blessé à la main droite. L'épée du prince file dans le crispin-brassard.

On ôte le gant du comte... Est-ce que la blessure sera suffisante pour mettre fin à ce duel dont chaque reprise deviendra de plus en plus dangereuse? Anxieux, nous le souhaitons!

Mais non. Voilà que le comte remet son gant et que ses témoins s'écroulent de nouveau autour de son poignet la garde de son épée.

Et c'est le quatrième engagement.

Il faut croire que les témoins n'avaient pas suffisamment ficelé la garde de son épée, car, absolument comme s'il se fût trouvé à la salle d'armes, le comte de Turin, oubliant que devant son arme s'en trouve une autre menaçante, de la main gauche rajuste sa garde... Il était découvert. C'est miracle que le prince d'Orléans, qui attaquait toujours, ait vu quelle cause, quel oubli lui ouvrait le chemin de la poitrine de son adversaire, et se soit arrêté au lieu de se fendre à fond! Après cet incident, le combat est arrêté. Le directeur a remarqué que la pointe de l'épée du prince Henri est faussée. Dans l'après-midi, on disait à Paris que cela provenait d'un coup arrêté par un des boutons de collette du comte de Turin... Il est probable que personne n'en sait rien. Mais le fait est possible, car dans le troisième et le quatrième engagement, le prince a tiré au corps de son adversaire en portant des coups que le comte de Turin a évités moins en parant de l'épée qu'en sachant à point bondir en arrière, et, qu'on me passe l'expression dans les salles d'armes! en creusant continuellement sa poitrine. Plus d'une fois le fer du prince qui croyait atteindre la chair ne trouva que le plastron emporté de la chemise.

Enfin, quelle qu'en soit la cause, l'épée du prince était faussée. On lui en donna une autre pour le cinquième engagement...

La dernière reprise

Le combat durait depuis vingt-quatre minutes quand pour la cinquième fois le prince et le comte retombèrent en garde l'un devant l'autre. Sentaient-ils diminuer leurs forces, et chacun d'eux comprit-il que si d'un suprême élan il ne blessait point l'adversaire, ce serait la défaite?... Peut-être, car, à peine en garde, ils se trouvaient corps à corps... On les sépare... Ils se chargent de nouveau... « Halte! » crie encore M. de Léontieff... en se précipitant vers son client comme pour le soutenir. Le prince a reçu un coup d'épée dans le ventre.

Il veut rester debout pendant qu'on examine sa blessure. Mais on le force à s'asseoir, puis à se coucher par terre.

Cette fois, c'est bien la fin du combat. La blessure du prince le met hors d'état de continuer. Les médecins le déclarent. Et cette fois ils parlent très haut. On les entend de loin. On pourrait supposer qu'ils s'adressent à des gens qui avaient l'oreille dure.

Avait le comte de Turin s'approche du blessé qui se soulève et lui tend la main. Le procès-verbal mentionne que le prince Henri d'Orléans a dit alors à son adversaire: « Permettez-moi, monsieur, de vous serrer la main. » Le comte de Turin se rhabille très vite. Il quitte le terrain accompagné par son

médecin et son aide de camp. Lorsqu'il passe devant MM. de Léontieff et Mourichon, il leur serre la main.

Les docteurs Toupet et Hartmann pansent rapidement les blessures du prince qui, relevé et rhabillé, tient à regagner à pied sa voiture. Le marche légèrement courbé, le côté droit du corps un peu raide. Visiblement il souffre. Il monte en voiture avec M. Récopé et ses médecins.

Le procès-verbal de la rencontre

Seuls restent en présence les quatre témoins qui, sur le terrain, rédigent le procès-verbal suivant:

Conformément au procès-verbal du 14 août 1897, la rencontre décidée entre S. A. R. Mgr le prince Henri d'Orléans et S. A. R. Mgr le comte de Turin a eu lieu à cinq heures du matin, dans le bois de Vauresson, au lieu dit le Bois des Maréchaux.

La durée du combat a été de vingt-six minutes en cinq reprises, dirigées alternativement par M. le comte Léontieff et M. le comte Avogadro.

Au premier engagement, S. A. R. le prince d'Orléans a été atteint dans la région pectorale droite d'un coup d'épée ne paraissant pas dépasser le tissu cellulaire sous-cutané.

Après avis des médecins, les témoins ont décidé de continuer le combat.

Le deuxième engagement a dû être interrompu par suite d'un corps à corps.

Au troisième engagement, S. A. R. Mgr le comte de Turin a été atteint à la face dorsale de la main droite d'un coup d'épée ne dépassant pas le tissu cellulaire sous-cutané.

À la reprise, le directeur du combat constatait que l'épée de Mgr le prince d'Orléans était faussée. Il a arrêté l'engagement et remplacé l'arme.

Au cinquième engagement, après un corps à corps immédiatement arrêté, dans un coup de riposte, Mgr le prince d'Orléans ayant reçu dans la partie inférieure droite de l'abdomen un coup d'épée, le directeur du combat a arrêté l'engagement.

Après vérification et examen de la blessure, les médecins des deux parties ayant reconnu que la plaie de Mgr le prince Henri le mettait dans des conditions d'infirmité manifeste, MM. de Léontieff et Mourichon proposent d'arrêter le combat.

D'un commun accord il fut arrêté.

Après la rencontre et pendant le pansement de la blessure, Mgr le prince Henri, se soulevant, tendit la main à S. A. R. le comte de Turin, lui adressant ces paroles: « Permettez-moi, monsieur, de vous serrer la main. »

Le comte de Turin lui serra.

Les adversaires étaient assistés de MM. le docteur Toupet, du docteur Hartmann, des hôpitaux, Mgr le prince Henri et du docteur Carli pour Mgr le comte de Turin.

Fait à Vauresson, au Bois des Maréchaux, le 15 août 1897.

Pour S. A. R. Mgr le prince Henri: Comte Nicolas de Léontieff, Raoul Mourichon.

Pour S. A. R. Mgr le comte de Turin: Colonel AVOGADRO DI QUINTO Felice, François VICINO PALAVICINO.

Voilà fidèlement rapportées les péripéties d'un duel dont, pendant ces vingt-cinq minutes de combat, les « forestiers » curieux qui représentaient à Vauresson le Figaro curent plus d'une fois, avec angoisse, que les résultats seraient plus tragiques.

Départ de S. A. R. le Comte de Turin

Après le duel, le comte de Turin est rentré à l'hôtel d'Albe, où il habitait depuis vendredi sous le nom de comte de Carpenetto, avec ses témoins et ses amis, le marquis Ginori, le comte d'Avigliana, et le docteur Carli.

Le comte de Turin a quitté Paris par le train de 2 h. 15 pour se rendre directement à Turin.

Détail à noter: pendant tout son séjour à Paris, le comte de Turin n'est sorti de l'hôtel que pour aller se battre.

Chez le prince Henri d'Orléans

Après le duel, le prince Henri d'Orléans s'est fait reconduire à l'hôtel de Mgr le duc de Chartres, rue Jean-Goujon, où il est arrivé à sept heures.

Il s'est immédiatement couché et les médecins ont procédé à un nouveau pansement de ses blessures.

Près de lui se trouvent Mgr le duc et Mme la duchesse de Chartres et Mgr le prince Jean d'Orléans.

Aussitôt que la nouvelle du duel a été connue, tous les amis du prince qui sont encore à Paris sont venus s'inscrire rue Jean-Goujon. L'affluence des visiteurs n'a cessé qu'à dix heures du soir.

Le bulletin communiqué à cinq heures et demie par les docteurs Toupet et Hartmann était ainsi conçu: « Journée très calme. Aucune complication. »

Relevé quelques noms sur les registres: Duc de Fezensac, colonel Munier, M. Jusserand, marquis de Noailles, le commandant marquis de Villecin, MM. Julien Dumas et de Bernis, députés; comte André Zamoyki, le capitaine Martinie, comte Greffulhe, MM. Marcel Prévost, Jean Béraud, P. d'Épinay, A. Cibiel, A. de Pracontal, E. de Pommeroy, Ed. Hervé, de l'Académie française; Estancelin, Gordon-Bennett, F. de Rodays, G.-R. de Réz, Hubert de Charnacé, marquis du Lau, marquis de Croisier, comte Arnold de Cordes, comte Louis de Périgord, vicomte de Froissard-Broissia, comte Louis de Vassart d'Hozier, comte de Narbonne-Lara, comte de Savignac, baron d'Escurrolles de Charnacé, baron Raoul de Vaux, comte de Rochegeud, baron de Mackau, comte P. d'Ornano, MM. Pierre Carette, Albert Ulrich, A. Thomeux, Georges Calmann Lévy, A. Bouillon, Henri et Charles Houfflard, A. Guérol, A. Cuvillier, Georges Rolland, Georges de Vergie, Edouard Archédecom, Ed. Béjat, Jean et Maxime Groult, M.-B. Lesot de l'Isle, Hugues Cocher, Edouard Blanc, vicomte Jean de Savignac, baron de Claye, comte R. de Fitz-James, comte Beugnot, vicomte d'Origny, vicomte A. de Bernis, baron Henri de Montesquieu, etc.

Mgr le prince Henri d'Orléans ne reçoit personne. Les médecins lui ont donné le repos le plus complet et une immobilité absolue.

Jean Hess.

Block-Notes d'un Anglais à Paris

En excursion de vingt-quatre heures au Havre, j'ai eu la bonne fortune d'apercevoir M. Félix Faure.

Il se promenait à pied. L'heure était matinale; le Président, en tenue de petit lever — complet de flanelle claire, bottines jaunes, chemise de soie, feutre gris, — venait de franchir le seuil de la villa de la Côte. Il était seul; j'ai pu le contempler à loisir.

Il m'a paru d'abord fatigué, l'air maussade et plus « marqué » que sur ses portraits les moins flatteurs; mais quelques minutes de marche au grand